

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	51 (1913)
Heft:	15
Artikel:	Le patois appris sans maître : cinquième leçon : [suite de l'article "Pour le patois"]
Autor:	Dénéréaz, C.-C.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-209489

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette collection vient de s'enrichir de plusieurs volumes, parmi lesquels figurent les *Nouvelles romandes*, d'Edouard Rod, chefs-d'œuvre de psychologie et de style. Elles sont, à la vérité, ce que le grand écrivain, dont on déplore toujours la mort prématurée, nous a donné de mieux, à nous, ses compatriotes.

Que de pitié profonde et de saisissant réalisme dans la *Grande Jeanne*. Que de scepticisme aimable, d'observation piquante dans *Pension de famille* ! Que d'observation encore et de mordante ironie dans *Le Retour* ! Que de netteté, de fraîcheur, d'émotion dans les impressions d'enfance qui ont pour titres : *Les Knie*, *Souvenirs de Noël*, de puissance dramatique dans *Le Coupable*; d'habileté et de finesse dans cette étude de mœurs valaisanne : *La Femme à Bouscatay* !

Les *Nouvelles romandes* avaient leur place marquée d'avance dans le *Roman romand*, dont elles sont un des plus purs joyaux. — 60 centimes le fascicule.

CONTE DE PAQUES

THÉODORE se promenait le long du ruisseau. Il aurait autant aimé rester à la maison, mais sa mère avait poussé les hauts cris. « Il ne manquerait plus que cela, par un si beau dimanche ! C'était bien la peine que je me sacrifie tout l'hiver à économiser pour l'acheter des habits de communion, si tu ne les mets pas. »

Théodore a été reçu à Pâques. Sa mère et M. le ministre ont rivalisé d'ardeur pour le mettre dans le sentier de la vertu.

M. le ministre a eu surtout en vue son bien moral et spirituel. Il veut lui faire gagner le paradis réservé aux justes. La mère de Théodore a cherché à lui apprendre surtout comment on doit se comporter dans ce monde pour y faire son chemin. L'un et l'autre lui ont prodigué les recommandations, tant de recommandations que le pauvre Théodore en est un peu ahuri. Souvent il se demande avec angoisse comment il fera pour se rappeler tout ce qu'on lui a enseigné, et comment il saura toujours discerner ce qui est bien de ce qui est mal. Car Théodore n'a qu'une confiance très restreinte en ses propres lumières. Il paraît — M. le régent le lui a dit assez souvent — qu'il n'a rien inventé, ni le fil à couper le beurre, ni la poudre sans fumée. Heureusement que M. le ministre et sa mère — la mère à Théodore, bien entendu — lui ont dit et répété :

« Quand tu seras embarrassé, et que tu ne sauras comment te conduire, viens me demander conseil. »

Et Théodore compte là-dessus.

* * *

Théodore se promène le long du ruisseau, tout seul. Sa mère l'aurait bien accompagné, mais elle a de vieilles jambes qui ne vont plus guère. Théodore est gringe, mais il ne sait pas pourquoi. C'est un beau dimanche de printemps : les picosis fleurissent dans les prés, avec les marguerites ; les arbres font éclater de gros bourgeons visqueux ; même des petites feuilles vertes se montrent ça et là.

Au fond, Théodore sait très bien pourquoi il est gringe. Tout à l'heure, il a croisé sur le chemin Louis du Carroz-d'Enhaut qui se promenait avec la Julie Bonnefin, sa bonne amie. Ils allaient, les doigts entrelacés, et se tenant si près l'un de l'autre, qu'on n'aurait pas pu y glisser une feuille de papier. Ils lui ont dit gentiment : « Adieu, Théodore ». Théodore n'a répondu qu'un bonjour bourru. Il s'est pensé : « Quelles manières qu'ils font, ces deux-là ! » Au fond, il se dit qu'il voudrait bien faire comme eux. Ça doit être rudement agréable d'avoir une bonne amie, et de lui tenir la main par les sentiments, et de lui cueillir des picosis, et de l'entendre rire. Plus Théodore pense à ça, plus il est gringe. Il s'est assis sur un tronc de vouargne, pour y penser plus à son aise.

Et voilà que droit devant lui, sur une branche qui effleure presque l'eau du ruisseau, il regarde deux bergeronnettes, de ces jolies bergeron-

nettes qu'on appelle des nounettes et qui ont une cape noire sur la tête. Elles vont, elles viennent, se coursent après, se rattrapent, se séparent, et tout cela si gentiment que le pauvre Théodore se sent devenir toujours plus gringe. « Tout le monde a une bonne amie, excepté moi, se pense-t-il, même les escargots. » En effet, là à ses pieds, deux gros escargots cheminent de concert. Ils ont incliné l'un vers l'autre leurs cornes, et paraissent parfaitement d'accord...

* * *

Théodore est revenu à la maison.

— Maman, je voudrais te demander quelque chose.

— Dis seulement, Théodore ; qu'est-ce que tu as ? Tu sais bien que je suis prête à te donner un conseil.

— Eh bien, voilà, je voudrais avoir une bonne amie.

— Une bonne amie !

El la maman lève les bras au ciel.

— Une bonne amie à ton âge ! Tu devrais avoir vergogne de penser à des choses pareilles... Qu'est-ce que les gens diraient... Malheureux que tu es ! Essaie seulement d'en avoir une, et puis tu auras affaire à moi.

Pauvre Théodore ! Il est bien ennuyé. Mais voilà M. le ministre qui passe avec sa dame et ses demoiselles.

— Monsieur le ministre, crie Théodore. Monsieur le ministre. N'est-ce pas que je peux bien en avoir une.

— Et quoi, mon garçon ?

— Une bonne amie, Monsieur le ministre. Cela me ferait tant plaisir.

— Malheureux, que dis-tu là ?

M. le ministre roule de gros yeux ; sa dame prend un air fâché et ses demoiselles font semblant de ne rien entendre.

— Une bonne amie, mais tu ne sais pas ce que tu dis. Prends-en une, et tu vas droit en enfer.

Pauvre Théodore ! Il est toujours plus ennuyé. Il est allé s'étendre sous le pommier doux dans le verger. Il regarde le ciel à travers les branches et il se dit que peut-être là-haut le bon Dieu serait moins terrible...

Et tout à coup, le voilà qui se trouve là-haut, dans le ciel, devant le trône du bon Dieu. Par où a-t-il passé ? C'est ce qu'il n'a jamais su redire depuis. Toujours est-il qu'il est là, devant le bon Dieu, qui le regarde en souriant et qui lui demande d'une bonne grosse voix :

— Eh bien, Théodore, que veux-tu ?

Et Théodore répond timidement :

— Ah, bon Dieu, il me serait tant bon d'avoir une bonne amie.

— Eh bien, pardine, prends-en une.

— Oui, mais...

— Mais, quoi ?

— Ma maman et M. le ministre...

— Les écoute pas, gros tadié ! C'est pour les garçons que j'ai fait les filles...

Théodore se retrouve sous le pommier doux. A vingt pas, de l'autre côté de la barrière, la petite Marie, sa voisine à l'école, le regarde en riant et lui fait des signes...

C'est pour les garçons que le bon Dieu a fait les filles !

PIERRE D'ANTAN.

Nos bonnes. — Madame, j'ai le regret de dire à Madame que je donne mes huit jours à Madame.

— Comment, Sophie, vous nous quittez !

— Oui, Madame...

— Mais pourquoi ? Ne vous trouvez-vous pas assez payée ?

— Oh ! si, Madame.

— Pas assez nourrie ?

— Oh ! si, Madame...

— Me trouvez-vous trop exigeante ?

— Oh ! non, Madame.

— Vous auriez tort, d'ailleurs : c'est moi qui fais tout votre ouvrage.

— C'est justement : je trouve que mon ouvrage n'est pas bien fait.

— Très varié, le dernier numéro de la *Patrie suisse*. L'assermentation du nouveau Grand Conseil vaudois, le Parc des Eaux-Vives sauvé du déclin, la future Exposition nationale y voisinant avec d'intéressants portraits, ceux de M. Barblan et du colonel Tissot, qu'on vient de fêter, de deux disparus : M. le Dr Chenevière, de Genève, et M. Bossy, de Fribourg, etc.

LE PATOIS APPRIS SANS MAITRE

Cinquième leçon, par C.-C. Dénéréaz.

U

U est long, bref ou faible.

Long, quand il est surmonté du circonflexe : *lò* = le feu; *lo mò d'où* = le mois d'août; *tsouïè* = fais attention !

Bref, dans les autres cas : *tutsérân* = hibou; *pussa* = poussière; *crâisu* = lampe; *repessu* = rassasié.

Faible, dans les patois qui ont la terminaison ou au lieu de o : *rillhou* = vieux; *on autre iadzou* = une autre fois.

Y

Comme en français : *nîyi* = noyé; *éclliyi* = fléau servant à battre le blé; *fau que seyon dou* = il faut qu'ils soient deux.

(A suivre.)

Pour la revanche. — Une brave femme, l'œil recouvert d'un bandeau, entre dans une pharmacie.

— Vous savez, dit-elle au pharmacien, j'ai fait boire à mon mari la bouteille de vin reconstituant que vous m'avez vendue la semaine dernière.

— Eh bien ! ça lui a-t-il redonné des forces ?

— Je vous crois ! Mais ça l'a surtout énervé et surexcité. Voyez dans quel état il a mis mon œil !... Si jamais on m'y reprend à acheter votre drogue !

— Au contraire. Prenez-en deux bouteilles. Buvez-les à vous toute seule... et puis prenez votre revanche sur votre mari.

IÈ VOUAITÈ

Lo vilho Altouse a été rudo d'annaié fermier à la Lancè, proûtsò dè Couéciza. L'étai on brav'homo, qu'est vègnai rudo vilho, qu'on dit. E repondai, dû mé dè vint ans, quand on liai démandâvè sè n'âdzò : « Fai invèron lè voutantè-cin ! » Ma fai nè lo savai pliè lu-mimo, quiet ? Mais, sè vo volliai in savai mé, vo peutè lo démandâ à sè dècindin, què sont tu dè brâve dzin, què sont tu ào paï et què nè veuliont pas vo dèrè dai mintè.

L'étai don fermier lé. Lè mastrè dèmorâvont pè N'tsati. On dit què l'etan grös retso et charâtblio, mais na frezzetta richtou — damadzo bin — commin lè sudzet dão rai dè Prussé. Mais cin nè fai rin, cin è passé, ora ! Lo père Altouze était z'allâ paï sè n'amoudiachon tsî sè monsion ; c'était invèron mîdzoï, è dinâvont. L'è z'allâ à la couèzèna, vè lè domestiquo què dinâvont assebin. S'assisè à n'on carro, in attendint, avoué son grand tsapî nai su titâ et son bâton d'épêna nairè intrêmi sè tsanbè. Mais nion nè liai offrèssai rin ; pas pîrè n'assiéta dè sépa ! A la fin, ion dai domestiquo liai dèmânda :

— Quin bon novî pè la Lancè, père Altouze ?

— Ao, pas bin ôquie ; n'in 'na troûè qu'a fê treizè caïènets, què vont bin, mais lè n'a quiè dozè tète.

— Et lo treziémo, què fâ-te ?

— Hola, ma fai, l'est commint mè, iè vouaitè !

S. G.